



FESTIVAL DE CANNES
SÉANCE SPÉCIALE
SÉLECTION OFFICIELLE 2022

RIPOSTE FÉMINISTE

un film de **MARIE PERENNÈS et SIMON DEPARDON**

Claudine Nougaret
présente



FESTIVAL DE CANNES
SÉANCE SPÉCIALE
SÉLECTION OFFICIELLE 2022

RIPOSTE FÉMINISTE

un film de **MARIE PERENNÈS et SIMON DEPARDON**

Musique originale
Uèle Lamore

PROJECTION OFFICIELLE

Dimanche 22 mai à 16h30

Salle Buñuel

PROJECTION PRESSE

Lundi 23 mai à 13h30

Salle Agnès Varda

Image : Scope – Son : 5.1 – Durée : 87 min

SORTIE LE 9 NOVEMBRE

DISTRIBUTION

Wild Bunch
65, rue de Dunkerque – 75009 Paris
distribution@wildbunch.eu

RELATIONS PRESSE

Matilde Incerti
matilde.incerti@free.fr
Tél. : 06 08 78 76 60



SYNOPSIS

Élise à Brest, Alexia à Saint-Etienne, Cécile à Compiègne ou encore Jill à Marseille : elles sont des milliers de jeunes femmes à dénoncer les violences sexistes, le harcèlement de rue et les remarques machistes qu'elles subissent au quotidien. La nuit, armées de feuilles blanches et de peinture noire, elles collent des messages de soutien aux victimes et des slogans contre les féminicides. Certaines sont féministes de longue date, d'autres n'ont jamais milité, mais toutes se révoltent contre ces violences qui ont trop souvent bouleversé leurs vies. Le sexisme est partout, elles aussi !

ENTRETIEN AVEC MARIE PERENNÈS ET SIMON DEPARDON



Comment est né le projet de faire un film avec ces jeunes féministes qui investissent les murs des villes pour dénoncer les violences sexistes et les féminicides ?

Marie Perennès : L'envie de ce film est née d'un engagement personnel et surtout d'une grande curiosité pour le sujet. Comme beaucoup de gens, nous avons découvert un collage en bas de chez nous. Ça nous a beaucoup touchés et quelques jours plus tard, je faisais ma première session de collage avec le collectif parisien.

Il y a eu tout de suite le désir d'écouter ce que ces militantes avaient à nous dire et la volonté de leur donner la parole – une parole qui nous semblait souvent caricaturée dans les médias. Nous avons voulu garder une trace de cette action qui par essence est éphémère puisque c'est de la colle, de la peinture noire sur des feuilles A4 qui disparaissent au fil des intempéries, de l'arrachage des passants mécontents ou des municipalités.

Simon Depardon : Nous avons envie de découvrir qui se cachait derrière ces messages et d'aller à leur rencontre. Nous voulions passer un moment privilégié avec plusieurs collectifs en France, pour montrer comment ils s'organisent, leurs discussions, leur colère et surtout leurs espoirs. À partir de là, on a mis en place un dispositif qui s'est adapté à chaque collectif et chaque ville, à Paris mais aussi dans le reste de la France, à Lyon, Compiègne, Amiens, Marseille, etc.

Vous avez justement choisi de filmer plusieurs collectifs plutôt que de vous attacher à un seul endroit et un seul groupe. Pour quelle raison ?

S.D : On avait extrêmement envie de filmer la France et la pluralité de ce mouvement, en allant contre cette idée reçue que les campagnes et les petites villes seraient laissées à l'extrême droite. On voit bien qu'il y a une jeunesse qui se bat, qui pense à l'égalité femme-homme, à l'écologie... Après plusieurs repérages, on s'est vite rendu compte que le film devait aussi être tourné dans les villes moyennes et les villages, pas seulement dans les grandes villes.

Comment avez-vous procédé pour rencontrer ces militantes, puis pour qu'elles acceptent d'être filmées ?

M.P : Ça a commencé par ce collage dans notre rue que j'ai posté sur Instagram en identifiant le collectif parisien. Elles m'ont invitée à les accompagner à une session de collage. J'y suis allée et à partir de là, j'ai commencé à nouer des contacts avec plusieurs colleur.euses parisiennes puis avec d'autres collectifs en France. Quand nous arrivions dans une ville, nous les rencontrions et de fil en aiguille, nous réussissions à créer une complicité, une confiance. Ensuite nous avons dû choisir au montage pour chaque ville, les personnages de notre documentaire.

Qui sont ces militantes ?

M.P : Ils et elles se désignent sous l'appellation de « colleur.euses ». C'est le terme inclusif pour les qualifier puisqu'il s'agit de femmes mais aussi de personnes de minorités de genre, des personnes trans ou non binaires. Je dirais que les personnes que nous avons rencontrées sont majoritairement assez jeunes, entre 18 et 25 ans.

S.D : Elles sont très politisées, ont un discours spontané et assez bluffant. Après, je n'ai pas l'impression qu'il y ait vraiment un profil type, c'est un mouvement très inclusif et tout le monde y est accepté, de l'étudiante à la cadre supérieure. Leur fonctionnement est très horizontal, il n'y a pas de cheffe et chacun peut proposer des actions, des collages, des slogans. Leur mode d'action ne s'arrête pas qu'aux collages, elles interviennent souvent en soutien aux victimes en organisant des marches blanches, des manifestations, etc.

Vous les avez suivies dans leurs expéditions nocturnes. Comment cela s'organisait-il ?

M.P : Nous passions plusieurs jours dans chaque ville pour préparer avec elles les séquences qui allaient pouvoir être filmées. À partir de là, nous les accompagnions pour un collage le soir ou très tôt le matin. L'idée était vraiment de les suivre comme des petites souris.



S.D : Pour nous il était très important de ne pas rajouter à l'urgence du collage celle de la caméra. Souvent, quand les médias s'intéressent aux sessions, c'est toujours filmé à l'épaule. Nous, on a préféré prendre notre temps, poser le regard pour mieux les entendre. Les plans fixes à plusieurs caméras nous permettaient de montrer cette récupération de l'espace public, notamment la nuit. À force d'y participer, nous avons compris comment donner un aspect cinématographique à ces moments et je crois que le résultat est là.

Vous filmez aussi leurs conversations, leurs débats. Le plus souvent elles semblent oublier votre présence...

M.P : Ça parlait de cette confiance qu'on avait tissée pendant les repérages. C'était essentiel qu'elles se sentent à l'aise et en sécurité. Pour filmer au plus près de leur vie quotidienne nous n'étions qu'une toute petite équipe et parfois nous sommes même allés filmer tous les deux. J'essayais, avec leur complicité, d'orienter les sujets, de faire naître des conversations, sans jamais que notre présence soit trop intrusive. Je pense que c'est grâce à tout cela qu'elles ont accepté de partager avec nous leur intimité et leur quotidien.

S.D : On avait vraiment à cœur que les spectateurs et spectatrices se fassent leur propre idée de ces militant.e.s sans imposer un propos trop frontal et moralisateur. On cherchait la bonne distance, ne pas trop s'approcher pour ne pas venir perturber la situation et en même temps arriver à être au plus près de la scène. Et puis on s'est vite aperçu

que parfois certaines situations étaient si incisives qu'on oublie complètement le dispositif. Il y a des instants de vérité qui surgissent, comme ce témoignage d'une jeune colleuse qui a subi une grande violence psychique et physique de la part de son ex petit ami et que la caméra recueille in extenso, pendant que tout le monde est en larmes...

M.P : On a capté plusieurs confessions fortes et émouvantes, dont celles de Charlotte au Havre et Elise à Brest... C'est la dure réalité de la société dans laquelle on vit, plus d'une femme sur deux a déjà subi une violence sexuelle en France. Ces conversations, nous les filmions sur du temps long. Et au bout de tout ce temps, il y a forcément des choses qui sortent.

S.D : Lorsque ce genre de moment arrive en documentaire c'est très important d'avoir un dispositif technique précis puisque la puissance des propos peut vous submerger. On est prêt mais jamais assez préparé pour ce genre de moment. D'ailleurs on l'a tous.tes pris de plein fouet et encore aujourd'hui ce sont des séquences qui nous bouleversent.

RIPOSTE FÉMINISTE est un film sur le militantisme, sans être explicitement un film engagé. Comment avez-vous travaillé cette distance avec votre sujet ?

M.P : Oui, il y a toujours une juste distance à trouver pour traiter tout sujet mais pour répondre très honnêtement à votre question je dirais qu'aujourd'hui faire un film sur le féminisme en France

c'est nécessairement être engagé.e. Le monde du cinéma comme le reste de la société française est éminemment patriarcal et même si on pourrait penser que faire un film sur le militantisme féministe au XXI^e siècle c'est facile et bien ça ne l'est pas du tout... Si nous n'étions pas engagé.es sur ce combat contre les violences faites aux femmes, nous et notre productrice Claudine Nougaret, je pense que nous n'aurions pas pu faire ce film.

S.D : 80 % des films sont réalisés par des hommes et je pense que quoiqu'on en dise le féminisme n'est toujours pas un sujet mainstream. On sait que certaines idées ne font pas encore l'unanimité dans la société et donc on a voulu donner au spectateur la capacité de se faire sa propre opinion sur le sujet. C'est pour ça que nous avons voulu éviter l'interview face caméra par exemple. On a préféré un style documentaire en immersion qui restitue cette parole militante au mieux.

Au-delà de son rôle de productrice, dans quelle mesure le regard de Claudine Nougaret, réalisatrice et ingénieure du son, a-t-il nourri votre travail et cette notion d'engagement ?

M.P : Claudine Nougaret a été la première à croire en ce projet et à dire « ce film est une nécessité, il faut laisser une trace de cinéma de ce mouvement sinon plus tard on ne nous croira pas ». Je pense sincèrement qu'aucune autre productrice n'aurait eu cette ténacité pour faire exister le film, c'est parce qu'elle-même est quelqu'un d'engagé qui a participé aux luttes féministes des années 70/80, qui a été l'une des premières

ingénieures du son en France et qui milite pour la parité dans le cinéma. Tout ça a évidemment nourri nos discussions. Claudine avait, plus que personne, avec son regard féministe et aiguisé, une envie farouche de laisser un témoignage de ce jeune mouvement.

Les cadres sont tous incroyablement soignés, très posés. Comme vous l'avez dit, il y a peu de caméra à l'épaule. C'était votre parti-pris de réalisation dès le départ ?

S.D : Palmeraie et désert est la maison de production de Raymond Depardon et Claudine Nougaret depuis plus de trente ans, nous ne pouvions que nous inscrire dans leur démarche de filmer des Français et Françaises avec la même qualité technique que les grands acteurs d'Hollywood. Nous voulions être à la fois irréprochables sur la technique et avoir un beau film sur le sujet en sortant de l'esthétique « documentaire vite fait, mal fait » qui gangrène le genre. Pourquoi le militantisme serait-il toujours quelque chose que l'on doit filmer à la va-vite ?

M.P : Exactement. On peut presque faire un parallèle entre le fait de poser une caméra sur un trépied et l'action de coller. On y retrouve les mêmes défis : occuper l'espace public la nuit, ne pas courir, ne pas avoir peur d'être accosté par un homme, montrer qu'on a le droit d'être là alors que 100% des femmes ont déjà été harcelées dans la rue.

Le sens de ces collages est aussi de rappeler que la rue n'appartient pas qu'aux hommes cis blancs.





La dramaturgie du film a pour point de départ l'acte militant et s'achève sur un féminicide. A quel moment cette structure s'est-elle imposée ?

M.P : Ça s'est mis en place au fil de nos rencontres. Par exemple, lorsque le collectif d'Amiens nous a appelés pour cette marche blanche en hommage à Claire, une jeune femme tuée par son ex petit ami. Nous y sommes allés juste tous les deux et ça a été un tournant dans le film, c'est devenu un point d'acmé de la narration.

S.D : Ensuite ça s'est construit au montage. Nous avions des grands tableaux dans la salle qui reprenaient l'ensemble des sujets de conversation qu'on avait filmés. C'était assez immense comme travail. La monteuse, Nassim Gordji-Tehrani, a fait un travail formidable. Nos rushes abordaient beaucoup de sujets : le port du voile, l'espace médiatique, la pornographie, l'éco-féminisme... Nous avons décidé de nous concentrer sur la réappropriation de l'espace public, les violences faites aux femmes et les féminicides. On glisse ainsi d'une forme de légèreté et de joie d'être ensemble à une colère saine et importante.

Et il y a aussi eu la rencontre avec la compositrice Uèle Lamore en cours de montage qui a été déterminante pour le film, son adhésion à notre démarche a été immédiate. Elle a une pensée de la musique de film nourrie de ses compositions électroniques uniques. Sa musique discrète et puissante accompagne la fluidité du montage. Et en plus nous avons eu la chance d'enregistrer la bande originale avec le talentueux pianiste Joseph Schiano Di Lombo.

À un moment donné, la mère d'une des victimes prend la parole dans le cortège et ces mots sont frappants.

M.P : Elle dit qu'elle ne s'est pas sentie aidée par les institutions après la mort de sa fille. Elle rappelle qu'il n'y a pas d'amour dans un crime, c'est juste de la barbarie. Sa fille est décédée de 26 coups de couteau, on ne peut pas parler de crime passionnel, mais bien de féminicide.

S.D : Ce qui est fort, c'est qu'elle arrive à replacer son drame dans un système, en disant que sa fille est la 56^{ème} victime de féminicide de l'année. Elle arrive à inscrire sa douleur intime dans un combat politique plus global. Ce n'est pas un drame familial mais un problème systémique. Ce qui est aussi très dérangeant, c'est que les deux hommes qui ont tué Claire et Manon se sont suicidés. Il n'y a plus de coupable donc il n'y a même pas de procès. Il y a quelque chose de l'ordre du tragique et de l'inarrêtable dans ces crimes commis sur toutes ces femmes.

M.P : Cela se rattache aux propos que tient la vice-présidente du Sénat, Laurence Rossignol, dans le film. On comprend que les assassins qui ont tué leur femme ou leur ex-compagne ne sont pas une catégorie de criminels comme les autres. Parce que même en sachant qu'ils iront en prison, ils ne peuvent s'empêcher de passer à l'acte. Ils ont cette envie irrépressible de tuer une femme, qui est plus forte que la peur de passer 15 ou 20 ans en prison. On touche à l'essence des violences faites aux femmes, à l'idée de possession de leur corps et leur destin.

Simon, comment diriez-vous que l'œuvre de vos parents vous a influencé ?

S.D : D'abord il y a ces films : LES HABITANTS et JOURNAL DE FRANCE par exemple, avec cette idée de voyage, d'écouter les Français dans un dispositif très clair, très identifié. Mais aussi REPORTERS ou FAITS DIVERS pour tous les passages à l'épaule, dans les manifestations, en cinéma direct au fond. J'y pensais notamment lors d'une scène du film où l'on croise des manifestants anti-avortement qui se mettent à genoux pour prier devant le cortège féministe. Il y a une confrontation et il fallait pouvoir saisir cette opposition.

Et puis on parlait beaucoup avec eux pendant le processus de fabrication du film, quelle optique, quel format, quel micro. Ce sont des grands passionnés de techniques cinématographiques.

Comment voyez-vous l'avenir de ce mouvement ? L'engagement féministe a-t-il encore de beaux jours devant lui ?

M.P : Il y a beaucoup de combats qui ont été menés jusqu'ici et nous sommes héritiers et héritières de toutes ces victoires féministes. Ces combats sont régulièrement remis en question, comme le droit à l'avortement menacé aujourd'hui par la Cour Suprême aux États-Unis. Et il y en a d'autres à remporter. Nous sommes très loin d'une égalité femme-homme et de la fin des violences sexistes. Je pense qu'il y en a encore des luttes à gagner et les féministes qu'on a rencontrées nous ont montré qu'elles ne lâcheront rien.

S.D : C'est aussi une action directe qui comble un vide laissé par notre démocratie représentative. Les collages sont un outil pour participer autrement au débat politique et même si le mouvement disparaît un jour, la détermination féministe n'est pas près de s'essouffler.

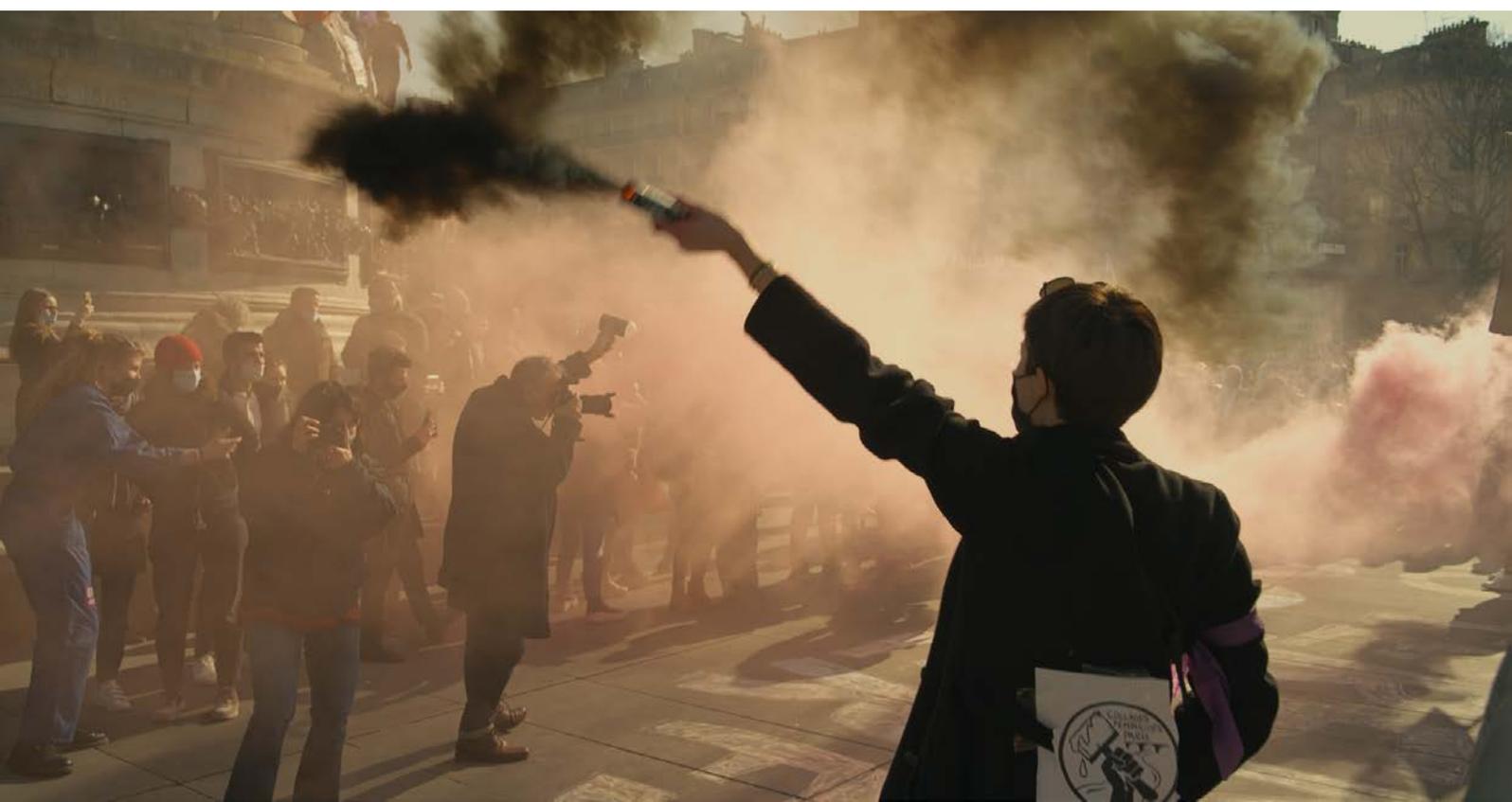
En amenant ces sujets dans la salle de cinéma, est-ce que l'on peut espérer faire bouger les consciences, notamment parmi les professionnels qui fabriquent, sélectionnent et critiquent les films ?

M.P : Ce film a été réalisé en parité, une femme et un homme à la réalisation, et l'équipe était principalement féminine. C'est déjà une avancée. Il semblerait que c'est la première fois que le mot féministe est dans le titre d'un film français en sélection officielle au Festival de Cannes, c'est aussi une victoire.

On espère que ce film fera bouger un peu les choses. Nous avons prévu de partir à la rencontre du public et des associations pour échanger et animer des débats partout en France au moment de la sortie en salle.

La voix de Marina Foïs au début, c'est une bonne fée ?

S.D : Oui Marina Foïs est une bonne fée pour notre film, elle a accepté tout de suite et nous lui en sommes très reconnaissants. •



FICHE ARTISTIQUE ET TECHNIQUE

Réalisation Marie Perennès et Simon Depardon
Production Claudine Nougaret
Image Simon Depardon
Montage Nassim Gordji Tehrani
Avec la voix de Marina Foïs
Montage son et mixage Sébastien Noiré
Musique originale Uèle Lamore

Une coproduction Palmeraie et Désert et France 2 cinéma
Avec la participation de France Télévisions
Avec le soutien de la Région Île-de-France
Distribution France Wild Bunch
Ventes internationales Wild Bunch International